

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme qui tirait sur les couchers de soleil

Jean-Pierre Vidal



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4124ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, J.-P. (2000). L'homme qui tirait sur les couchers de soleil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 64–67.

L'homme qui tirait sur les couchers de soleil

Jean-Pierre Vidal

Elle leur avait serré gravement la main, avec une solennité un peu gauche. Trente ans à ce poste obscur mais terriblement important, cela laisse des traces, bien sûr. Une timidité raide, un flou dans le regard, un pli triste à la lèvre. Dimitri n'aurait pu dire d'où venait précisément l'impression qu'elle lui faisait. Son compagnon aussi semblait un peu interdit : sous le bonnet de fourrure, ses yeux asiatiques s'étaient réduits encore à deux rais d'attention intriguée. Et il s'était montré chaleureux, pour une fois, à un point qui avait même surpris Dimitri. Car l'homme qui tirait sur les couchers de soleil ne passait pas pour un exemple de convivialité. Pourtant cette fois, en serrant la main à la femme, il avait souri, comme Dimitri, mais plus largement encore ; il lui avait même souhaité bonne chance « dans sa nouvelle vie ». Trente ans au service du parti et puis, comme ça, brusquement, autre chose, dans un autre pays, cette Finlande dont la cahute, là-bas, de l'autre côté du lac gelé, marquait la frontière. Bien sûr, le parti n'était plus au pouvoir et, même si les gens de la haute administration étaient souvent restés en place, on rajeunissait les cadres, on licenciant même des *aparatchiks* confirmés. Mais elle ! Avec tout ce qu'elle avait fait. Et surtout, ce qu'elle avait su. On la laissait partir. Incroyable, non ? Mais le plus incroyable, peut-être, c'était qu'elle l'avait demandé. Elle, la secrétaire privée de trois ou quatre secrétaires généraux, elle que personne n'avait jamais menacée ni même simplement désavouée. Sans doute parce qu'elle les tenait tous.

— Qu'est-ce que tu veux, Dimitri Sergueïevitch, c'est ça qu'on appelle l'histoire. Des choses impensables la veille se produisent le lendemain. Tout arrive. Avec le temps. Et ce n'est pas toujours ce que le camarade Oulianov avait prévu.

Il eut un ricanement. C'est surtout quand il riait qu'il mettait Dimitri mal à l'aise. Brusquement, en regardant la silhouette de la femme qui s'éloignait lentement sur le lac, il se demanda d'où pouvait bien venir le surnom du colonel Gladkine. Tirer sur

le soleil, ça ne veut rien dire. Mais tirer, ça oui, ça voulait dire quelque chose pour lui. Dimitri pensait que le colonel était probablement la meilleure gâchette de toute l'armée. Il l'avait vu s'entraîner et, depuis deux ans maintenant qu'il était son officier d'ordonnance, il l'avait conduit aux quatre coins de la fédération, à divers concours de tirs que Gladkine invariablement gagnait. Mais tirer sur une lueur diffuse et rougeâtre, répandue sur le monde comme une parcimonieuse sollicitude !

Celui d'aujourd'hui était particulièrement spectaculaire : de grandes échancrures jaunes striaient le ciel avec véhémence, tels des coups de pinceau rageurs, tandis qu'à l'occident une sourde rougeur montait doucement, impérieusement, comme si battait là, à peine secret, le pouls du monde.

La femme s'était retournée. Elle leva la main, l'agita légèrement et Dimitri vit que Gladkine avait enlevé sa toque frappée désormais, à la place de l'étoile rouge bordée de jaune, du drapeau tricolore de la fédération, et qu'il la tendait au bout de son bras vers le ciel.

Sait-on vraiment ce que dit un regard ? Dimitri discerna dans les yeux de son chef quelque chose qui ressemblait à un sourire, vaguement ironique. Mais peut-être n'était-ce que le soleil rosissant tout de sa compassion un peu mièvre et allumant çà et là des éclairs de tendresse.

— Cette femme, Dimitri, cette femme... Après la guerre... J'étais jeune à l'époque, elle aussi bien sûr. Elle n'occupait pas encore ce poste au Kremlin. Elle était prête à me suivre dans mon premier poste, un coin perdu au fond de la Khirgisie. Elle est venue, d'ailleurs, quelque temps... Honnêtement, je crois que je n'ai pas été très... avec elle. Je l'ai renvoyée après deux jours. Elle me gênait. J'ai longtemps regretté mon geste. Une femme exceptionnelle, Dimitri Sergueïevitch, exceptionnelle.

Surgie du lointain pourpré, l'ombre soudain immense des bouleaux ployait, se déployait. Elle s'affala enfin dans le soir presque advenu.

À l'horizon, la femme n'était plus qu'un infime trait vertical à peine exclamatif.

— Vois-tu, Dimitri Sergueïevitch, les femmes doutent toujours de leur propre existence. On les dit volages, mais ce n'est pas ça. Si elles répondent parfois un peu vite à un regard, à un geste, c'est pour se rassurer, se faire confirmer qu'elles sont là, puisqu'on les désire ou au moins qu'on les remarque. Tout ce sang, chaque mois, ne suffit pas à leur donner un poids de terre. Les enfants non plus. Elles touchent à peine terre, Dimitri. Et pourtant la terre a toujours été personnifiée par des déesses, va comprendre...

Tandis que Gladkine s'allumait une Lucky Strike sans avoir besoin d'ôter ses fins gants de peau, une extravagance de plus qui devait lui avoir coûté une fortune, et surtout une dépense hors de proportion avec sa solde de simple colonel, Dimitri restait songeur. Il aurait bien voulu répondre, mais la surprise était plus forte que son envie de parler. Le glacial Gladkine n'était donc pas seulement un tendre inattendu, c'était aussi une manière de sage, même si sa sagesse paraissait un peu tordue au soldat. Après tout, les chefs ont parfois de ces étrangetés un peu cyniques. Et dans ces garnisons perdues aux confins immobiles de l'empire, il avait eu le temps de ruminer sa vie et le reste.

— Bon, ce n'est pas tout, ça, dit Gladkine en envoyant d'une pichenette sa cigarette tourbillonner en arcs de feu ivre vers la surface figée du lac.

Et il entreprit de remonter la pente vers la voiture. Dimitri, toujours pensif, ne prit pas la peine de se retourner. Si c'était l'heure de partir, Gladkine le lui ferait bien savoir, de cette voix haut perchée dont il se servait pour donner des ordres. Bientôt, d'ailleurs, le bruit du capot qu'on referme puis les pas crissants qui se rapprochaient lui dirent qu'ils attendraient sans doute pour partir que la femme vers qui là-bas deux silhouettes minuscules sorties de la cahute s'avançaient sans hâte, ait été prise en main par les douaniers finlandais.

Quelque chose comme un spasme de lumière dans son dos le fit se retourner. Les derniers rayons du couchant s'accrochaient obstinément au tube de métal que Gladkine portait en bandoulière. Dans l'esprit de Dimitri, l'objet ne trouvait pas de nom.

Une voix seulement répétait, inexplicablement, la vieille formule : « Même la vie n'est qu'un accident de l'histoire. » Et cela servait de nom à l'objet désormais terne que Gladkine faisait maintenant glisser de son épaule.

Il comprit soudain, en le voyant jouer avec la lunette, pourquoi on l'appelait « l'homme qui tirait sur les couchers de soleil ». À cette distance, et à l'œil nu du moins, la femme n'était plus qu'un point, à peine discernable, comme une infime poussière dans le rougeoiement où s'effaçait l'horizon, mêlant le lac au ciel en une grande traînée amarante à l'éclat presque aussitôt passé. Avec la nuit nonchalante qui pesait imperceptiblement sur le lac, l'histoire se referma sur Dimitri.

Gladkine, l'œil à la lunette, la crosse bien calée au pli de l'épaule, visait soigneusement, interminablement, le sang du soleil.